

POP • CULTURE • FREAKS • •

GONZAI



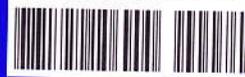
La Gaule

Le guide
de la France
underground

Numéro 21 : 24H avec Francis Lalanne • Jackie Berroyer,
la grande interview • Portfolio : dans l'atelier d'Elzo Durt
Dans le cerveau de Brian Wilson • Qui est le Charlie de
Charlie Hebdo ?

Juin – août 2017

L 17221 - 8 - F: 6,90 € - RD



Spécial été
170 destinations
sans touristes



Mu

L
&
C

L

S
p
ch
p
q
o
C
u
d
d
s
p
t
n
e
r
C
I
c
c
n
c
c
j
c

Comment un garçon de plage a fini par se noyer

L'homme à la cervelle d'or

Brian Wilson a accidentellement créé le mythe californien. Non par ambition artistique, ni pour l'argent ou la gloire, mais par un réflexe de survie. Une combinaison de facteurs restant unique à ce jour a permis ce miracle. Celle-ci inclut la maltraitance, le dysfonctionnement familial, l'abus de faiblesse, l'hypersensibilité, un don surnaturel pour la musique et (ah oui!) la Californie.

Le mythe californien

Si tout le monde avait un océan, alors tout le monde pourrait surfer. À Surf City, il y a deux filles pour chaque garçon, et elles sont accessibles si tu sais t'y prendre. Ma copine et moi, on va s'éclater jusqu'à ce que son père lui reprenne la T-Bird. À cet âge-là, on croit que les vacances d'été durent toute la vie. On traîne en ville en voiture, une 409, ou alors à moto, une petite Honda. Et on va à la plage. Et si le prof te demande, tu lui dis qu'on est partis surfer. L'accord des cheveux blonds, du bronzage, du sable, de l'air salé, du soleil, est parfait. On a 16 ans, et on est au paradis. Si tu arrives à choper une vague, tu es sur le toit du monde. On peut ressentir la chaleur du soleil, même à la nuit tombée. Bientôt on aura le bac, et chacun partira de son côté. Alors je lui ai demandé d'être ma fiancée, et elle a dit oui. Je me suis senti si heureux que j'en ai presque pleuré. Et puis je l'ai embrassée. Les radios diffusent de minuscules vignettes d'environ 2 minutes, saturées de voix adolescentes qui chantent en harmonie sur des rythmes rock'n'roll. Chacune d'elle est une illustration de l'hédonisme, la liberté, le sport, l'amour. Ce qu'ont fait les Beach Boys, de 1961 à 1966, dépasse la simple accumulation de chansons pop jetables : ils ont édifié le mythe californien. La chapelle Sixtine dessinée sur des Post-It.

Cent millions de disques

À cette époque, quand on va faire ses courses à Los Angeles, Portland ou Topeka, on achète du pain de

mie *Wonder*, du thon *Bumble Bee*, de la mayonnaise *Hellmann's*, de la bière *Long Life* et des 45-tours des *Beach Boys*. Pendant environ quatre décennies, les gens ont eu envie de posséder la musique parce que c'était la seule façon d'en contrôler l'écoute. C'étaient des objets ronds, dans des pochettes en carton, vendus pas cher. On pouvait acheter la chanson qui passait à la radio, et on en avait une autre offerte (souvent moins bonne) de l'autre côté du disque. Quand les Beach Boys avaient aligné quatre ou cinq tubes, ceux-ci étaient rassemblés dans un album, avec d'autres titres moins connus. Et quand ils atteignaient une quinzaine de tubes, on en faisait une compilation. L'achat de disques des Beach Boys était tellement évident, la combinaison entre la rébellion adolescente et l'esthétisme de carte postale tellement parfaite qu'il s'en est vendu cent millions. Ce qui en fait l'un des tout premiers groupes américains en termes de ventes, de richesse, de popularité, sur scène, à la radio, à la télé, dans les journaux, partout et depuis plus de cinquante ans.

Brian

Brian Wilson est ce Michel-Ange, artisan quasi unique du mythe, et du succès de son groupe. C'est le compositeur, producteur, arrangeur, et souvent interprète d'un répertoire précieux et immortel. C'est aussi un malade mental (il se définit lui-même ainsi), un enfant battu, et un musicien surdoué qui a toujours exposé ses failles au grand public, sans filtre, tout comme le reste du groupe. Brian est né en Californie, à Hawthorne, banlieue grise de Los Angeles, loin de la plage, limitrophe de LAX,

l'aéroport de Los Angeles. L'océan est un décor comme un autre. Parions que s'il était né à Montluçon, on parlerait aujourd'hui de *mythe bourbonnais*. Étonnamment, l'histoire de Brian se confond avec *La Légende de l'homme à la cervelle d'or* d'Alphonse Daudet.

Il était une fois un homme qui avait une cervelle d'or. Lorsqu'il vint au monde, les médecins pensaient que cet enfant ne vivrait pas, tant sa tête était lourde et son crâne démesuré. Il vécut cependant, seulement sa grosse tête l'entraînait toujours, et c'était pitié de le voir se cogner à tous les meubles en marchant... Un jour, il roula du haut d'un perron et vint donner du front contre un degré de marbre, où son crâne sonna comme un lingot. On le crut mort, mais en le relevant, on ne lui trouva qu'une légère blessure, avec deux ou trois gouttelettes d'or caillées dans ses cheveux blonds. C'est ainsi que les parents apprirent que l'enfant avait une cervelle en or. À 18 ans seulement, ses parents lui révélèrent le don monstrueux qu'il tenait du destin; et, comme ils l'avaient élevé et nourri jusque-là, ils lui demandèrent en retour un peu de son or. L'enfant n'hésita pas: sur l'heure même, il s'arracha du crâne un morceau d'or massif, un morceau gros comme une noix, qu'il jeta fièrement sur les genoux de son père...

Le père de Brian s'appelait Murry Wilson

Les Beach Boys sont un groupe familial, composé des trois frères Wilson, du cousin Mike Love et du copain d'école Al Jardine. Ils sont managés

par le père, Murry Wilson, musicien frustré, gros travailleur, dépressif et violent. Murry règne sur sa famille en dictateur, et toute sa vie il aura des relations marquées par la haine et l'amour avec ses trois fils. Ses deux cibles privilégiées sont Brian, l'aîné, et Dennis, le rebelle écorché vif.

Dennis Wilson : Mon père détestait ses enfants.

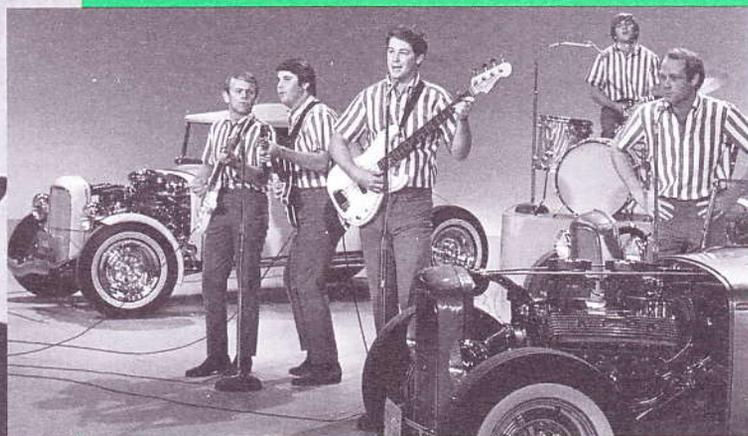
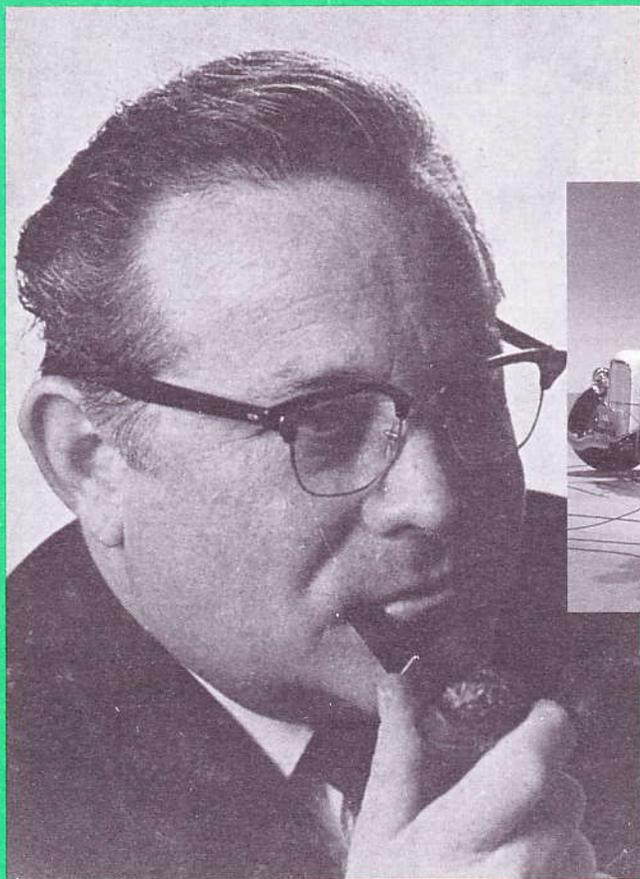
Ce fils de pute avait plus de considération pour la merde qu'il chiait tous les matins que pour nous. Putain, c'est aussi simple que ça. Ce connard nous démontait la gueule. Au lieu de dire : « *Dennis, tu n'as pas le droit de tirer au pistolet à pétard dans la rue* », ça tombait : BOOOM! À coups de manche à balai. CRAC! Une minute de retard! Juste une minute! BOOM! Et c'est tout. Brian et Carl se cachaient dans la salle de bains : « *Oh mon Dieu, il l'a chopé!* » Après, ils me demandaient : « *Tu as eu mal, Dennis?* » Mon père était un enclulé, il nous traitait comme de la merde et ses punitions étaient bien tordues. Mais dès qu'on chantait pour lui, il devenait tendre. Ce fils de pute pleurait de bonheur quand il entendait de la musique.

Seule la musique a le pouvoir d'apaiser la bête sauvage. Alors, pour survivre, et non par envie, très tôt, les frères Wilson se mettent à chanter et jouer. Et Brian compose parce que Murry retrouve le sourire à chaque fois.

Brian Wilson : Le pire avec mon père, c'était comment il me rabaisait quand j'avais peur. Il était incapable de me comprendre. Chaque fois que j'avais peur, il criait ou m'insultait, me traitant de gonze. J'étais désemparé, tétanisé par la peur, alors il me secouait, me bousculait. Il ne pouvait

« **Mon père détestait ses enfants. Ce fils de pute avait plus de respect pour la merde qu'il chiait tous les matins que pour nous.** »

Dennis Wilson

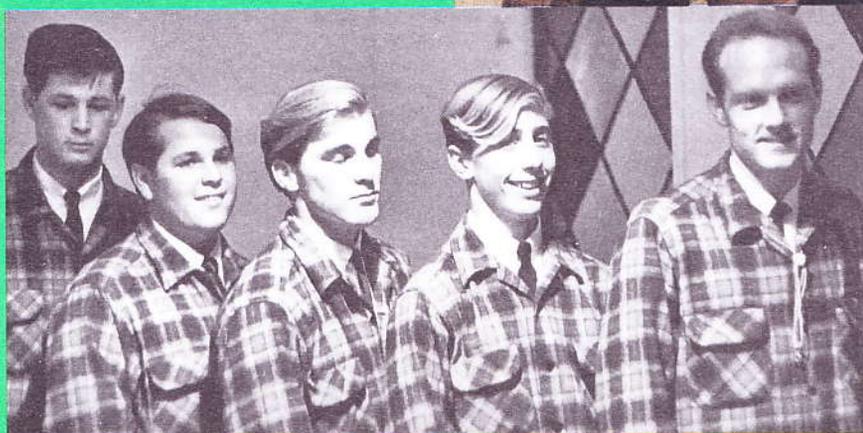
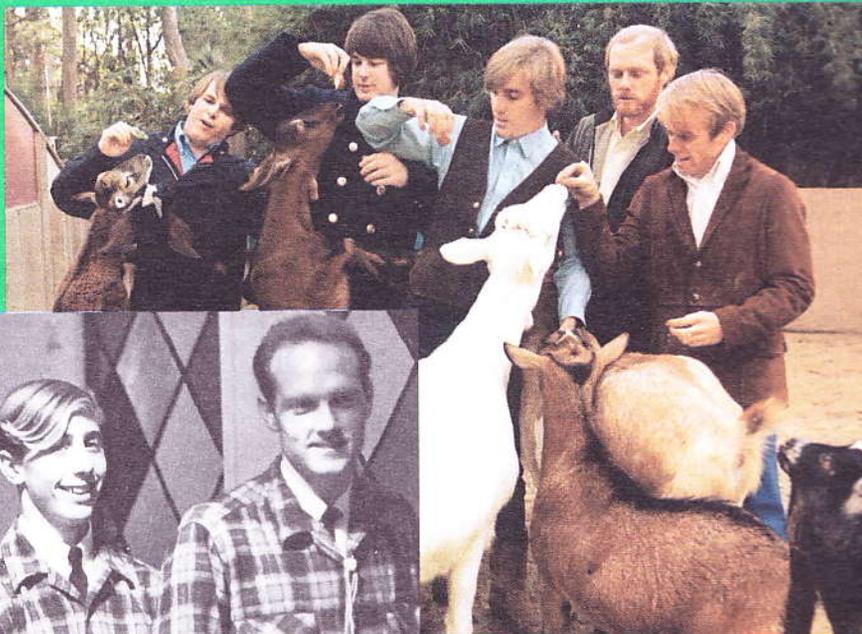


À gauche :
Murry Wilson,
le père.

Ci-dessus :
les Beach Boys,
au début des 60's.
Que de bonnes
vibrations!

The Beach Boys Pet Sounds

Sloop John B. / Caroline No
 Wouldn't It Be Nice / You Still Believe In Me
 That's Not Me / Don't Talk (Put Your Head On My Shoulder)
 I'm Waiting For The Day / Let's Go Away For Awhile
 God Only Knows / I Know There's An Answer / Here Today
 I Just Wasn't Made For These Times / Pet Sounds



pas supporter de me voir comme ça, et il a tout fait pour que je ne me sente pas normal. Une fois, j'étais ado, mon père et moi étions assis dans la cuisine. Mon voisin d'à côté, Michael, est venu. « Hey Brian! », il a dit. Je lui ai fait signe de la main : « Hey Michael! » « RÉPÈTE ÇA », a dit mon père. Je l'ai fait. Il m'a giflé et a dit : « ON NE CRIE PAS COMME ÇA! » Je pleurais, de douleur mais surtout de surprise. Et c'est arrivé encore et encore et encore. Jusqu'à ce que j'arrête d'être surpris.

Si Brian avait pu s'exprimer, se mettre en colère, il aurait construit sa personnalité. Mais il aurait alors perdu l'amour de son père. Pour garder son père, il a donc « tué » sa colère, et du même coup une partie de son âme. Le drame intime de Brian, c'est qu'il est surdoué, excessivement attentif et ultrasensible. Il ne pense qu'au bonheur de ses parents, de sa famille. Il est disponible, secourable, transparent, prévisible, et au final manipulable. Il ne vivra jamais pleinement sa vie. À cause de Murry.

Brian et Mike vont fonder les Beach Boys, et le succès arrive immédiatement, dès « Surfin' », le premier single. Brian compose de façon spontanée et continue. La musique, les accords, les arrangements, les harmonies vocales lui viennent naturellement. Son père va d'ailleurs baptiser la maison d'édition qui gère ses compositions Sea Of Tunes.

Mais Brian n'a pas un tempérament de leader. Il joue ce rôle dans les Beach Boys parce qu'il est l'aîné. Il est l'interface entre le groupe et Murry,

et pendant des années, il encaisse, et développe une colère froide parce qu'il n'ose pas s'opposer. Trois ans après les débuts du groupe, devenu un artiste reconnu, et débordant d'une rancœur accumulée, il finit par exploser.

Brian Wilson : En 1964, pendant les sessions d'« I Get Around », mon père est venu au studio. Il voulait que la guitare et la basse soient plus en avant. « PLUS FORT! » Je ne voulais pas de lui au studio. Je savais comment produire ma musique. Nous nous sommes disputés, et là, j'ai atteint ma limite. « Tire-toi de là », j'ai dit. Je l'ai poussé contre le mur. Cette fois-ci, il n'a pas répliqué. Il est parti sans rien dire. Les garçons et moi, nous avons parlé et pris la décision qu'il ne pouvait plus nous produire, ni diriger le groupe. Nous nous sommes tous réunis et lui avons écrit une lettre. Nous lui avons remis la lettre lors de la session suivante. « QU'EST-CE QUE C'EST? », a-t-il demandé. « Lis-le », j'ai dit, mais je lui dis ce qu'elle contenait de toute façon. C'est à cette époque que j'ai eu ma crise de panique dans l'avion pour Houston et que j'ai décidé que j'allais rester à la maison pour composer plus de chansons. C'est à cette époque que je me suis marié avec Marilyn. C'était l'année où nous avons enregistré quatre albums. C'était en 1964, l'année où tout m'est arrivé.

En 1964, ont été enregistrés les albums *Shut Down Volume 2*, *All Summer Long*, *The Beach Boy's Christmas Album*, *The Beach Boys Today...* Tous vendus à des millions d'exemplaires. Mais pour Brian, le jeune marié, c'est l'année où il devient un homme, l'année où il tue le père.

À gauche : les garçons de la plage, offrant comme à leur habitude l'image d'une famille unie.

Ci-dessus : *Pet Sounds*, le chef-d'œuvre de Brian Wilson, sorti le 16 mai 1966.

Brian Wilson : Quelques mois plus tard, mon père est venu au studio pour nous présenter le nouveau groupe qu'il dirigeait : The Sunrays. Il a apporté leur disque pour que nous l'entendions. Le single s'appelait « I Live for the Sun ». Le chorus était à l'origine « *run, run, run, run* » mais la chanson a été réécrite et c'est devenu « *sun, sun, sun, sun* ». C'était plus cohérent et plus en rapport avec le surf. Mais j'ai trouvé étrange que mon père nous balance sa chanson pleine de *suns*, alors qu'il ne voyait plus ses propres fils [sons].

Murry, inconsciemment, a créé une unité de façade en liguant tous ses enfants contre lui. Brian va constamment chercher à reconstruire l'unité familiale en rassemblant les voix de ses frères et de son cousin autour de la sienne. Il compose au piano, perçoit sans effort les possibles harmonies, dicte, une par une, les parties vocales aux garçons, dirige les sessions, et passe sa vie à réconcilier tout le monde. Autant de châteaux de sable construits, et toujours emportés par la marée.

Malheureusement, les relations toxiques de la famille Wilson ne sont pas limitées au père. Mis à part Carl, le quiet Beach Boy, et Al, qui reste le bon copain de tous, Brian, Mike et Dennis sont allés très loin, et depuis très longtemps, pour se faire mal. Voici deux climax de haine bien tordue, entre Mike et Brian, puis entre Dennis et Mike :

Mike Love, s'estimant lésé depuis des années, a attendu longtemps avant d'affronter son cousin. Finalement, il a attaqué Brian en justice plusieurs fois et a obtenu ce qu'il réclamait : sa cosignature sur une trentaine de titres, dont plusieurs n° 1.

Au tribunal, en 1991, a eu lieu la scène suivante, retranscrite au mot près d'après les minutes du procès :

Le juge : Vous rappelez-vous quand cette chanson a été écrite ?

Brian : Quelque part en 1964.

- Et vous rappelez-vous qui a écrit la musique de « I Get Around » ?
- C'est moi, mais il est possible que Mike ait contribué à l'intro, le « *round round* ». Je peux vous le jouer, si vous faites venir un piano.
- Permettez-moi de vous demander, M. Wilson, en ce qui concerne le processus d'écriture, pouvez-vous expliquer comment vous avez écrit cette chanson dont nous parlons ?
- Non, je ne peux pas.
- Pouvez-vous l'expliquer avec vos propres mots ?
- Non, je ne peux pas.

On a amené un grand piano dans la salle d'audience. Et Brian a commencé à jouer doucement.

Brian : La controverse porte sur qui a écrit l'introduction, le motif, ce battement vocal, comme un riff. Personnellement, je ne me souviens pas si j'ai écrit cela, Mike a souvent prétendu l'avoir improvisé.

Brian a ensuite démarré comme s'il était sur scène, la chanson a rempli le tribunal : « *Round, round, get around, I get around.* » Les accords et sa voix était forts et assurés, et ont réveillé les juges. Brian a conclu : « *Ça ressemble bien à un riff de Mike Love.* »

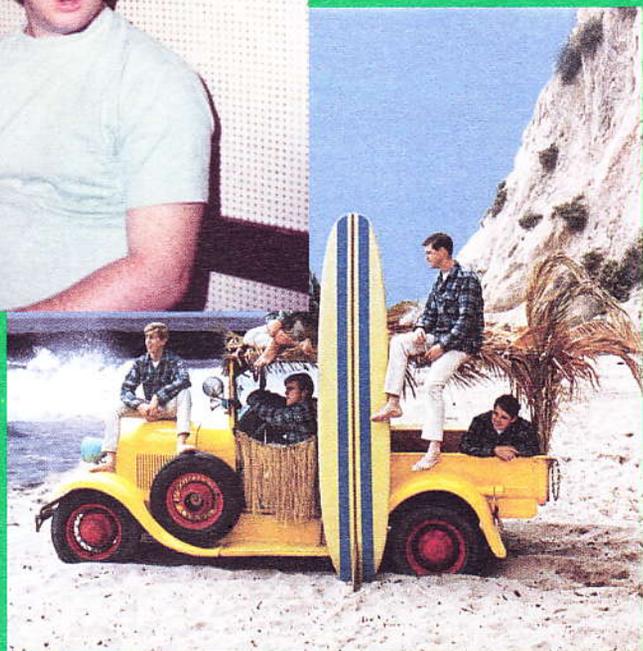
« Si vous pouvez vous créer des problèmes quand il n'y en a pas, vous pouvez également créer des histoires ou des chansons. »

Brian Wilson



Ci-dessus : Brian Wilson en studio en janvier 1967 avec l'un des pères du mouvement hippie, Eden Ahbez, visiblement pas en grande forme.

Ci-contre : L'océan, le soleil, les voitures et le surf... La synthèse parfaite de la musique des Beach Boys sur cette photo qui servit de pochette à un *best of* du groupe.



Donc, si l'on considère calmement cette scène : nous avons une salle pleine de quinquagénaires sérieux, qui ont *vraiment* passé des heures à déterminer qui de Machin ou son cousin a eu l'idée d'une intro qui raconte littéralement « *je zone-zone dans le quartier* ». À partir de quelle somme d'argent cette scène cesse-t-elle d'être ridicule ?

Mike Love : Franchement, je n'avais aucune idée des sommes que je ne percevais pas. Avant le procès, je recevais environ 75 000 dollars par an en royalties. Après le procès, le montant a grimpé à plus d'un million de dollars par an.

Depuis l'enfance, Dennis et Mike ont toujours eu d'énormes difficultés l'un avec l'autre. Ce sont les deux séducteurs du groupe. Ils s'affrontent sur scène comme en dehors, se sont battus plusieurs fois, physiquement et symboliquement. À la fin des années 60, Mike se passionne pour la méditation transcendante et fait aménager une salle de méditation dans le jet privé des Beach Boys. Dennis utilisera plusieurs fois cette salle pour y emmener quelques groupies, en prenant bien soin de *laisser des traces*. Mais, sur la fin de sa vie, dans une dérive alcoolique et cocaïnée totale, Dennis va aller beaucoup plus loin : il va épouser Shawn Love, la fille de son cousin.

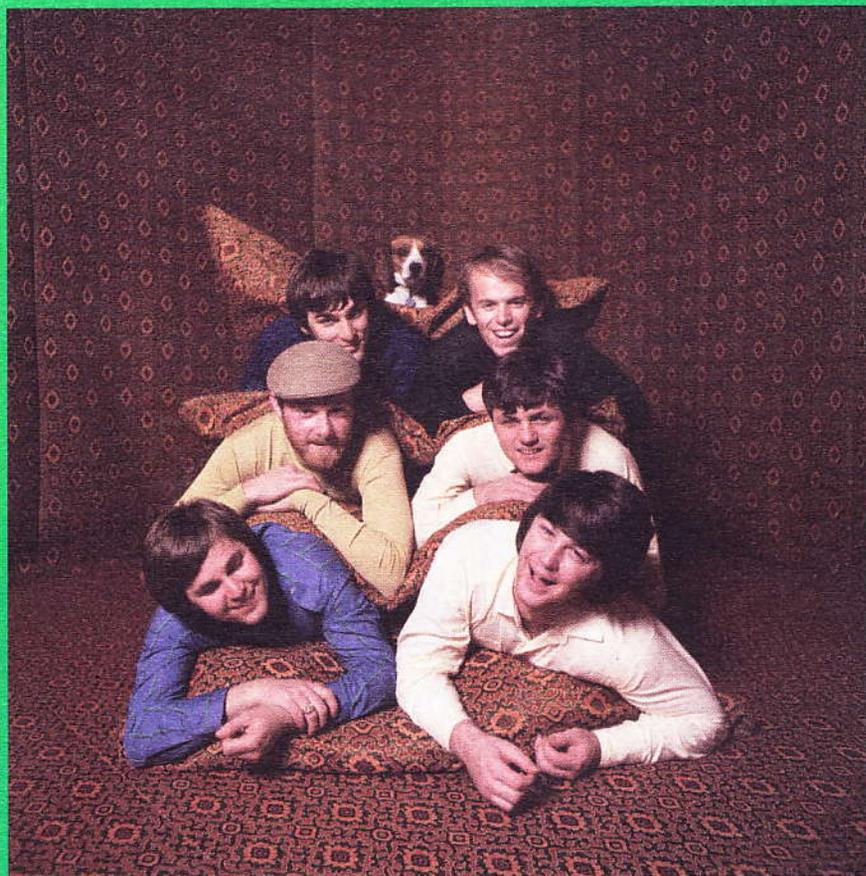
Shawn Love : « *Comment tu t'appelles ?* », m'a demandé Dennis. J'ai répondu : « *Shawn.* » « *Et le nom de ton père ?* » « *Mike.* » « *Mike comment ?* » « *Pourquoi tu veux savoir ? Son nom est Mike Love.* » Il m'a parlé comme un grand frère l'aurait fait. Il m'a dit que je ne devais pas dire à tout le monde de qui j'étais la fille.

Et d'un coup il a changé de conversation. Des gens ont pu penser qu'il voulait atteindre Mike à travers moi.

Mike Love : Pendant un moment, Dennis vivait avec sa fille adolescente, Jennifer, et un jour, elle a amené une amie à la maison. Elle s'appelait Shawn. Shawn Love. Elle a dit à Dennis que j'étais son père. Elle était née après une brève liaison que j'avais eue avec une jeune secrétaire ukrainienne. Elle m'a poursuivi. C'était avant les tests ADN. Je lui ai payé 9 500 dollars, dans le doute, et j'ai considéré que l'histoire était close. Shawn avait 17 ans et Dennis en avait 36. Ils ont eu un fils et se sont mariés. Certains pensent qu'il a eu cette liaison avec Shawn par vengeance contre moi, un acte terminal de conquête sexuelle, avec une touche d'inceste pour faire bon poids. Ou, peut-être, c'était juste du Dennis tout craché : il a juste rencontré une adolescente qui l'attirait. Et il n'a pas pu résister.

Dennis Wilson, à la dérive, meurt quelques mois après son mariage avec Shawn. Ce soir-là, il est ivre, il traîne à Marina Del Rey, le port de plaisance de Los Angeles, où se trouve encore son ancien yacht qu'il a été contraint de revendre. Entouré d'amis qui tentent de le dissuader, il plonge dans les eaux mazoutées du port, à la recherche d'anciens souvenirs. À la stupéfaction de ses amis, il extirpe de la vase un cadre en argent contenant la photo de son mariage avec sa précédente femme, Karen Lamm, archétype de la *California girl*. Puis il replonge. Et se noie. C'était le 28 décembre 1983.

Le yacht de Dennis Wilson s'appelait *Harmony*.



Ci-contre : Les Beach Boys au grand complet, à l'époque des *Smile Sessions*, avec un teckel au sommet de la pyramide hiérarchique.

Fou de désirs, ivre de sa puissance, l'homme à la cervelle d'or quitta la maison paternelle et s'en alla de par le monde, en gaspillant son trésor. Du train dont il menait sa vie, royalement, et semant l'or sans compter, on aurait dit que sa cervelle était inépuisable... Elle s'épuisait cependant, et à mesure on pouvait voir les yeux s'éteindre, la joue devenir plus creuse. Un jour enfin, au matin d'une débauche folle, le malheureux, resté seul parmi les débris du festin et les lustres qui pâlis- saient, s'épouvanta de l'énorme brèche qu'il avait déjà faite à son lingot : il était temps de s'arrêter. Dès lors, ce fut une existence nouvelle, il s'en alla vivre, à l'écart, du travail de ses mains, soupçon- neux et craintif comme un avare, fuyant les ten- tations, tâchant d'oublier lui-même ces fatales richesses auxquelles il ne voulait plus toucher...

Close harmony

La signature de Brian et les Beach Boys, identi- fiable en quelques secondes, ce sont les harmonies vocales. Brian, adolescent, allait seul écouter The Four Freshmen dans les hôtels de luxe de Catalina Island, au large de Los Angeles, fasciné par le style *close harmony*, où chaque chanteur module des notes très proches les unes des autres.

Quiconque fait l'effort d'écouter The Four Freshmen aujourd'hui va entendre quatre voix, quatre tonalités, de quelques notes d'étendue chacune, et toujours dans le même registre. La même monotonie qu'on pourrait ressentir en voyant tourner des coureurs de fond, rigoureusement alignés, faisant des tours de piste, bloqués dans leur couloir par des murs

invisibles. Brian va voler la formule, la rajeunir en y injectant les rythmes rock'n'roll de Chuck Berry, et doubler le tout par l'habillage sonore façon *wall of sound* de Phil Spector. Mais, surtout, la *proximité génétique* des voix des frères Wilson décuple l'effet de la *close harmony* et installe une intimité immédiate, qui parle aux cœurs et aux corps des jeunes Américains.

Brian : J'ai entendu pour la première fois The Four Freshmen à la radio à la fin des années 50, à Hawthorne. Je pouvais entendre toutes les voix différentes qui composaient le son unique du groupe. Nos harmonies vocales ont toujours produit un son très spirituel, un très beau son. Vous commencez avec une voix et vous modulez d'un tiers vers le haut, et encore un tiers jusqu'à l'octave supérieure. Le tout est de servir la mélo- die principale, et c'est vraiment merveilleux. Ça vous aide à vous rappeler que les voix sont belles au lieu de prêter attention aux mauvaises voix qui font écho dans votre tête. L'anxiété et la créativité sont d'une certaine façon la même chose. Écouter ce qui est dans votre tête, surtout lorsque vous êtes une personne anxieuse, vous conduit à des émotions négatives. Mais c'est aussi une forme d'imagination. Si vous pouvez vous créer des problèmes quand il n'y en a pas, vous pouvez également créer des histoires, ou des chansons.

Brian est un génie, Brian est un crétin

L'enfant battu n'a jamais pu construire une personnalité solide, alors toute sa vie, il oscillera entre sentiment de grandiosité et de dépression.



Brian Wilson et son collaborateur, le parolier Van Dyke Parks, durant les sessions chaotiques et inabouties pour l'album *Smile*.

Au milieu des années 60, Brian est libéré de son père. Il s'enrichit considérablement, et attire les habitués parasites. Comme l'a théorisé Robin Williams, « la cocaïne est le signe envoyé par Dieu pour nous faire comprendre qu'on gagne trop d'argent ». Brian adopte le comportement cliché de l'époque et de l'endroit : il va s'adonner massivement à plusieurs drogues. En 1978, un album des Beach Boys, refusé par la maison de disques, aurait dû s'appeler *Adult/Child*. Parce que Brian est littéralement un adulte avec des réactions d'enfant. En fonction de l'attitude de ses interlocuteurs, il va se sentir alternativement génial ou nul. Toute sa vie, il aura cette dépendance affective qui va en faire une proie facile pour tous les prédateurs. Brian est nul, Brian est génial. Le moral de Brian surfe sur de la tôle ondulée. Brian répond à un journaliste de la BBC qui le compare à Mozart qu'il se voit plutôt au niveau de Bach... Et Brian, au sommet de sa puissance créatrice écrit une chanson qui dit de la façon la plus directe « je suppose que je suis stupide ».

Brian Wilson : Au cours de cette folle année 1964, j'ai écrit une chanson intitulée « Guess I'm Dumb ». Je crois que nous avons fait vingt-trois prises. Quand j'ai eu fini, personne du groupe ne voulait la chanter. Le message était bon, mais peut-être que personne dans les Beach Boys ne voulait assumer. C'est une chanson triste, mais c'était aussi mon état d'esprit lorsque j'étais en charge du groupe.

Mais Brian a un succès de plus en plus personnel : les Beach Boys, c'est lui. Le business autour du groupe fait monter les vagues et un nouveau venu, Derek Taylor, va vite apprendre à les attraper. C'est l'ancien attaché de presse des Beatles. Il est venu s'installer à Los Angeles en 1965, et a été embauché pour s'occuper des Beach Boys. Il a tout de suite capté la situation de Brian, et il était assez brillant pour la traduire en quelques mots : en un après-midi de l'été 1966, il écrit le slogan « *Brian Wilson is a genius* ». En quelques jours, le buzz pré-internet fonctionne, et les Beatles eux-mêmes, et Brian lui-même, vont y croire. Dépendant de cette admiration, tout ce qu'il entreprend doit être une réussite brillante. Et ça marche, parce qu'il en a le talent, et qu'il y met toute son énergie. Mais le moindre échec le fait couler au fond de la dépression. Parce que la joie qu'il peut ressentir ne vient pas de la musique qu'il crée, mais de la satisfaction de ses besoins d'enfant de trouver un écho favorable, un miroir approbateur, d'être vu, compris, accepté tel qu'il est.

Il y a une très belle histoire de Brian qui montre à la fois son côté enfantin, son absence de filtre relationnel et cette conscience de lui-même et des autres qu'il est parfois capable d'avoir. Elle est racontée par Darian Sahanaja, son *musical secretary*, qui l'accompagne sur scène et qui a rassemblé les dizaines d'heures de sessions de *Smile* quand Brian a décidé de sortir l'album, en 2004.

Darian Sahanaja : Nous étions backstage pour un événement caritatif à New York, et Don Henley et Timothy Schmit des Eagles sont entrés. Don était mal à l'aise et marchait de long en large dans la pièce. Et finalement, après quelques minutes de bavardage, Don sort un CD de *Pet Sounds* qu'il veut que Brian signe. Brian le saisit et il signe : « *To Don, thanks for all the great music.* » Et il le remet à Don, mais avant que Don ne puisse le prendre, il le reprend et il rature « *great* » et met « *good music* », ah ! ah ! ah ! Et le truc, c'est qu'il n'y a aucune ironie. Il n'essaie pas d'être drôle.

Il pense vraiment, « *J'ai écrit great mais je ne pense pas que ce le soit, mais c'est good, c'est juste de la bonne musique.* » Et il a rendu le CD à Don, et c'était un moment parfait.

Brian Wilson se promène dans la vie, dans la recherche perpétuelle et vaine de son ego inachevé. Quand aucun regard admiratif ne se pose sur lui, il n'est plus *personne*.

Brian Wilson : J'étais à New York avec des amis, quand j'ai proposé que nous déjeunions chez Baldoria. En chemin, nous sommes passés devant le Brill Building. C'était juste à côté du restaurant. Après environ 20 minutes, mon ami Ray me dit : « *Cette femme derrière nous ressemble vraiment à Carole King, non ?* » « *Elle ressemble à Carole King parce c'est Carole King !* » Tout le monde à la table a ri, ils ont pensé que je blaguais parce qu'on venait de passer devant le Brill Building. « *Je dois aller pisser un coup* », j'ai dit aux gars. Je suis allé aux toilettes des hommes et la première personne que j'ai vu était Barry Mann. Il a composé tellement de grandes chansons avec sa femme, Cynthia Weil, comme « *On Broadway* » et « *You've Lost That Loving Feeling* ». J'ai dit bonjour à Barry et je l'ai ramené à notre table pour rencontrer les gars. Je lui ai demandé s'il voulait s'asseoir avec nous. « *J'aimerais bien mais je suis assis là-bas avec Carole King, et Cynthia.* » J'ai dit aux gars : « *Putain, on est ici avec trois des plus grands auteurs de chansons au monde.* »

Par malheur, un ami l'avait suivi dans sa solitude, et cet ami connaissait son secret. Une nuit, le pauvre homme fut réveillé en sursaut par une douleur à la tête, une effroyable douleur ; il se dressa, éperdu, et vit, dans un rayon de lune, l'ami qui fuyait en cachant quelque chose sous son manteau... Encore un peu de cervelle qu'on lui emportait !

Le D' Landy est le faux ami

Brian est talentueux, riche et complètement vulnérable ; cette combinaison était parfaite pour le D' Landy. En 1983, celui-ci intervient auprès de Brian sur demande de sa famille. La thérapie est prévue pour un an, mais elle va en durer neuf. *Love & Mercy*, le biopic sorti en 2015, raconte largement l'histoire. Mais la réalité est parfois pire : la scène ci-dessous est l'extrait fidèle d'une émission de télé au cours de laquelle, quelques mois avant l'éviction du docteur, la journaliste Diane Sawyer interviewe un Brian Wilson complètement dépassé par la situation.

Diane Sawyer : On dit que vous êtes, d'une certaine façon, emprisonné.

Brian Wilson : La vie elle-même est une prison.

- Vous êtes fier de vos filles, non ? [*Wendy et Carnie Wilson sont des chanteuses à succès, à l'époque - NdLR.*]
- Je pense que mes filles ont une belle carrière, je suis très fier de mes filles, je pense que mes filles sont sans doute deux des filles les plus spéciales au monde.
- Pourquoi ne les voyez-vous pas ?
- Pourquoi je ne les vois pas ? Eh bien, c'est difficile comme question. Je ne peux pas vraiment répondre. Je me sens coupable. De n'avoir pas été un bon père. J'étais drogué, alors que j'aurais dû m'occuper d'elles.
- Peut-être pouvez-vous aller leur dire cela ?

« Au cours de cette folle année 1964, j'ai écrit une chanson intitulée "Guess I'm Dumb". Quand j'ai eu fini, personne du groupe ne voulait la chanter. »

Brian Wilson

Je n'ai jamais rien vu d'aussi poignant que le regard de Brian à cette seconde. Il semble réaliser à cet instant précis qu'il n'a vu ses filles qu'une heure au cours des neuf dernières années. Il revient très laborieusement à lui, au prix d'un effort visible :

« Je pourrais... Oui, je pourrais... Non, je vais le faire ! J'attendais juste le bon moment pour le faire. »

Mais ça n'est pas cet éloignement qui va pousser la famille Wilson à tenter un procès pour se débarrasser du charlatan. C'est l'imminence de la signature du nouveau testament de Brian, qui aurait fait de Landy son légataire universel. On peut voler neuf ans de la vie de Brian, mais pas touche à la cervelle d'or.

À quelque temps de là, l'homme à la cervelle d'or devint amoureux, il aimait du meilleur de son âme une petite femme blonde. Entre les mains de cette mignonne créature, les piécettes d'or fondaient que c'était un plaisir. Elle avait tous les caprices; et lui ne savait jamais dire non; même, de peur de la peiner, il lui cacha jusqu'au bout le triste secret de sa fortune. « Nous sommes donc bien riches ? », disait-elle. Le pauvre homme lui répondait : « Oh! oui... bien riches ! » Et il souriait avec amour au petit oiseau bleu qui lui mangeait le crâne innocemment. Cela dura ainsi pendant deux ans; puis, un matin, la petite femme mourut, sans qu'on sût pourquoi, comme un oiseau... Le trésor touchait à sa fin; avec ce qui lui restait, le veuf fit faire à sa chère morte un bel enterrement. En sortant du cimetière, il ne lui restait presque plus rien de cette cervelle merveilleuse, à peine quelques parcelles aux parois du crâne. Alors on le vit s'en aller dans les rues, l'air égaré, les mains en avant, trébuchant comme un homme ivre. Le soir, à l'heure où les bazars s'illuminent, il s'arrêta devant une large vitrine dans laquelle tout un fouillis d'étoiles et de parures reluisait aux lumières, et resta là longtemps à regarder deux bottines de satin bleu bordées de duvet de cygne. « Je sais quelqu'un à qui ces bottines feraient bien plaisir », se disait-il en souriant; et, ne se souvenant déjà plus que la petite femme était morte, il entra pour les acheter. Du fond de son arrière-boutique, la marchande entendit un grand cri; elle accourut et recula de peur en voyant un homme debout, qui s'accotoit au comptoir et il regardait douloureusement d'un air hébété. Il tenait d'une main les bottines bleues à bordure de cygne, et présentait l'autre main toute sanglante, avec des raclures d'or au bout des ongles.



Je fais partie du problème de Brian

Le 30 novembre 2016, je gare ma voiture allemande avenue des Ternes, aux côtés d'autres voitures allemandes. Mes semblables et moi allons à la messe. Avec mes frères de la *silver économie*, je vais voir Brian Wilson jouer *Pet Sounds* en intégralité à l'occasion du cinquantième anniversaire de l'album, à la Salle Pleyel. Sur scène, nous voyons le corps d'un septuagénaire, la plupart du temps inerte, qui ne fait même pas semblant de jouer du grand piano blanc posé devant lui. À la fin, il sort en tenant son pantalon d'une main pour qu'il ne glisse pas : il a détaché la ceinture pour être plus à l'aise pendant le concert. Pendant « Fun Fun Fun », l'avant-dernier titre, il regarde sa montre, trois fois de suite.

Paul Von Mertens (directeur musical) : Je sais qu'il regarde sa montre sur scène. Mais je sais qu'il apprécie de jouer sa musique. Il aime jouer. Il y a des choses qu'il a besoin de faire pour se sentir bien. Des choses difficilement compréhensibles. Regarder sa montre est l'une de ces choses. Il ne regarde même pas l'heure qu'il est. C'est juste un geste de réassurance.

Il ne peut plus chanter les notes hautes, alors sur certains titres, dont « God Only Knows », il fait signe à Matt Jardine, fils de Al, qui prend le relais. Recréons une famille, et chantons en harmonie. Pour Mike Love, les choses sont simples : Brian a d'abord été abusé par son père Murry, puis par le Dr Landy, et maintenant par Melinda, son épouse actuelle et sa nouvelle productrice. La réalité, c'est que le système que nous tous – public, musiciens, entourage – formons autour de Brian, est le problème. Sur scène, il est soutenu par douze musiciens, tous experts du sujet Brian Wilson. Ils connaissent par cœur l'œuvre, ce sont des fans, des archivistes et des auxiliaires de vie sociale.

Paul Von Mertens : Dans le cas de Brian, c'est comme voir Noureev à la fin de sa carrière. Il avait toujours la grâce et la dimension artistique, même si ses capacités physiques n'étaient plus les mêmes. Brian ne peut plus aller décrocher les notes les plus hautes, mais c'est lui qui a créé toute cette musique. Sa voix a un certain cachet, une qualité émotionnelle qui perdure, et je pense que la majorité des gens le perçoivent. Ils apprécient. Il ne chante pas comme quelqu'un de 20 ans, mais je trouve ça très émouvant, chargé d'émotion. Avoir avec nous Al et son fils Matt ajoute à nouveau une dimension familiale au groupe. Matt a grandi avec cette musique. Il y a du cœur et de l'âme, un sentiment familial entre nous tous.

Et nous, son public ? Nous faisons partie du problème. Nous sommes toujours prêts à l'acclamer. Et lui, depuis toujours étranger à lui-même, il reste, à 75 ans, tributaire maladif de l'approbation des autres : de son groupe, composé de fans hardcore ; des spectateurs, prêts à lâcher 100 euros pour une place, et 300 de plus pour un *VIP package*. Il se regarde par leurs yeux, par mes yeux, se demandant sans arrêt quel effet il produit, comment il devrait être, quels sentiments il devrait éprouver.

Alors il continue avec nous, puisqu'on finance sa fin de vie, jusqu'à l'épuisement total de ses capacités. Après le concert parisien, la tournée se prolongeait à Dubaï, devant quelques centaines d'expats bac+5.

« Il y a des choses que Brian a besoin de faire pour se sentir bien. Des choses difficiles à comprendre. Regarder sa montre est l'une de ces choses. Il ne regarde même pas l'heure qu'il est. »

Paul Von Mertens
(directeur musical)

Quel peut être l'enjeu d'un concert à Dubaï ?
Devant le succès, Brian a ajouté une nouvelle tournée aux États-Unis, au printemps 2017, puis il a ajouté une nouvelle tournée en Europe en été, etc. La saison 2 du cinquantième anniversaire de *Pet Sounds* est lancée.

Paul Von Mertens : L'ajout d'un leg supplémentaire est le souhait de Brian. Il veut travailler le plus possible.

Le mythe californien est le plus grand village Potemkine au monde. Un univers multimédia reconnaissable au premier coup d'œil, familier après dix secondes d'écoute.

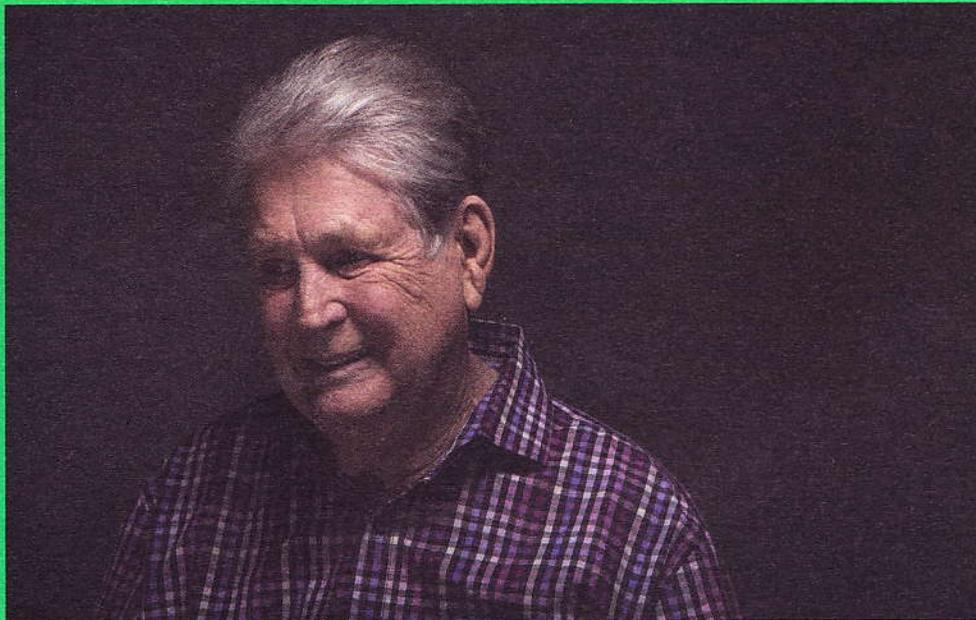
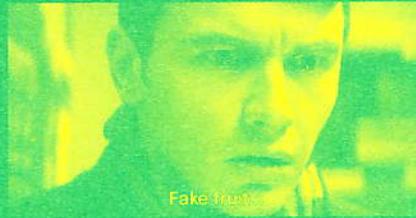
Les villages Potemkine

Grigori Potemkine a été quelque temps l'amant de l'impératrice Catherine II de Russie. Leur liaison s'arrête, mais il est nommé Premier ministre. Il n'agit que pour la gloire de la Russie et de sa souveraine, dont il restera amoureux toute sa vie. Pour renforcer l'image de grandeur du pays, un voyage est organisé de Moscou à Sébastopol. Un cortège de calèches transporte l'impératrice ainsi que les ambassadeurs des plus grands pays d'Europe. Potemkine est en charge de l'organisation. La Russie est pauvre ; il va la rendre magnifique. Un chantier ambulant précède le convoi officiel. Les villages traversés vont être repeints, réparés, restaurés, et parfois, dit-on, des façades sont hâtivement construites, figurant des bâtiments inexistant, quelques faux clochers, des monuments en trompe-l'œil. Le peuple enthousiaste qui acclame

Catherine est surtout composé de figurants, toujours les mêmes de ville en ville. La traversée de la Russie est un grand succès. Catherine était fière de son peuple et de son pays. Elle ne savait pas que le prince Potemkine était l'artisan de ces constructions éphémères.

Brian, c'est Potemkine, et c'est aussi l'homme à la cervelle d'or. Il a regardé autour de lui et a repeint la Californie aux couleurs chaudes d'un été sans fin. Les disciples n'avaient plus qu'à répandre sa parole sous les cris des adolescentes. Dix ans après ses débuts, son œuvre était devenue éternelle, et son auteur millionnaire. Mais il n'avait composé toutes ces musiques que pour tenter d'exister aux yeux de son père. Et il n'avait construit ces harmonies que pour camoufler au monde les plaies d'une famille dysfonctionnelle, pour prétendre que tout allait bien, puisque Mike, Dennis, Carl, Al et lui-même chantaient d'une seule voix des chansons tristes sur le bonheur.

Malgré ses airs de conte fantastique, cette légende est vraie d'un bout à l'autre... Il y a par le monde de pauvres gens qui sont condamnés à vivre avec leur cerveau, et paient en bel or fin, avec leur moelle et leur substance, les moindres choses de la vie. C'est pour eux une douleur de chaque jour; et puis, quand ils sont las de souffrir...



James Franco dans *The Interview* (2014) de Seth Rogen et Evan Goldberg, réalisant qu'une épicerie nord-coréenne est en carton-pâte.

Brian Wilson en 2016.